

SEGREGATION SPATIALE ET EXIL CHEZ SOI DANS *MARRAKECH LE DEPART* DE DANIEL SIBONY

Hafid ABOUELKACEM*

Résumé: *Daniel Sibony*, philosophe et psychanalyste français, d'origine juive marocaine, auteur d'un unique roman intitulé *Marrakech le départ* où il part en quête de ses racines dans la médina de Marrakech. C'est le récit du Marrakech des années 50 où les juifs étaient au Mellah, un ghetto, un espace d'enfermement, un espace où les juifs étaient réduits au statut de Dhimmis. C'est une ségrégation ethno-religieuse donnant naissance à une ségrégation spatiale. Ce récit autobiographique où Sibony se profile derrière son alter égo « Haim Bouzaglou » met en lumière une situation d'exclusion, de mise à l'écart. Pour les juifs, la ville est bien un espace qu'on ne possède pas, cela signifie que c'est un espace qui leur est insignifiant, éphémère et transitoire où ils ne manifestent que la joie du départ. Il s'agit d'un exil chez soi et d'une situation pleine d'ambiguïté et d'incertitude empêchant d'investir le lieu. Le récit nous confronte également avec les relations qui s'avèrent faite d'hostilité entre les juifs du Mellah et quelques sunnites du dehors. Dans l'attente du départ, les juifs du Mellah se contentent de fabriquer de « petits chez soi incertains » malgré le fait qu'ils sont chez eux. On peut donc parler d'une « géographie d'exclusion » résultant d'une répartition de pouvoir.

Mots-clés: Marrakech – Sibony – exil chez soi – diaspora – ségrégation spatiale.

DANIEL SIBONY'NIN *MARRAKECH LE DEPART* EVDE MEKÂNSAL AYRIM VE SÜRGÜN

Öz: Daniel Sibony, Fransız filozof ve psikanalist, Fas Yahudi kökenli, Marakeş le départ adlı eşsiz bir romanın yazarı, Marakeş medinesindeki köklerini aramaya gider. Bu, Yahudilerin Mellah'ta bulunduğu 1950'lerde Marakeş'in hikayesi, bir getto, bir hapsedilme alanı, Yahudilerin Dhimmis statüsüne indirildiği bir alan. Bu, mekânsal bir ayrımcılığa yol açan etnik-dini bir ayrışmadır. Sibony'nin alter egosu "Haim Bouzaglou"nun arkasında durduğu bu otobiyografik hikâye, bir dışlanma, marjinalleşme durumunu vurguluyor. Yahudiler için şehir gerçekten de bizim sahip olmadığımız bir alandır, bu da onlar için önemsiz, geçici ve geçici olan ve sadece ayrılma sevincini tezahür ettirdikleri bir alan olduğu anlamına gelir. Evde bir sürgün ve mekâna yatırım yapmayı engelleyen belirsizlik ve belirsizlik dolu bir durumdur. Anlatı aynı zamanda Mellah Yahudileri ile dışarıdaki bazı Sünniler arasındaki düşmanlıktan oluştuğu ortaya çıkan ilişkilerle de karşı karşıya. Ayrılmayı beklerken, Mellah Yahudileri evde olmalarına rağmen "belirsiz küçük evler" yapmaktan memnunlar. Dolayısıyla iktidar dağılımından kaynaklanan bir "dışlanma coğrafyası"ndan söz edebiliriz.

Anahtar Kelimeler: Marakeş – Sibony – yurt içi sürgün – diaspora – mekânsal ayrım.

ORCID ID : 0000-0003-4391-8658

DOI : 10.31126/akrajournal.1089967

Geliş tarihi : 18 Mart 2022 / Kabul tarihi: 13 Mayıs 2022

* Açık ve Uzaktan Öğrenme Eğitim Teknolojileri Yabancı Dil Eğitimi Fransız Dili ve Edebiyatı.

Introduction

Marrakech le départ (2009) est le roman de l'exil chez soi en ce qu'il met en lumière le rapport problématique avec l'espace. C'est aussi le roman du départ, celui de la communauté « juive » ayant vécu dans la ville rouge « Marrakech ». Daniel Sibony s'est profilé derrière son alter égo, le narrateur « Haim Bouzaglou » pour nous raconter l'histoire des ruelles d'autrefois, celle du Marrakech des années 50. Ainsi, il remonte dans le temps pour dresser un tableau du Maroc des années 40 et 50 et pour penser et revivre la ville où il a vécu toute son enfance. C'est aussi un récit qui interpelle la problématique de l'histoire des juifs dans la ville rouge. Un roman façonné par une poétique de l'espace urbain marquée par la présence juive dans la ville rouge, une présence qui donne lieu à une poétique de la ville construite autour de plusieurs thématiques telles que l'exil chez soi et le départ. Sibony, philosophe et psychanalyste, raconte sa vie dans le Mellah, quartier juifs de la ville rouge, sa vie de jeune juif vivant dans les ruelles de la médina de Marrakech. Il s'agit d'une vie faite d'exil chez soi et de l'attente du départ. C'est aussi un récit qui fait penser l'écart entre les cultures, entre les communautés (juive et musulmane). A l'instar d'Elias Canetti, Sibony accorde un intérêt profond au Mellah : le quartier juif de la ville ; Il le met en lumière en dévoilant la vie qu'il y menait. Une vie faite d'une attente et d'une joie, celle de partir ailleurs. Quitter une ville où il est dans une situation d'exclusion. Quitter une ville où les juifs étaient enfermés dans un ghetto, symbole de condition inférieure. Le récit a aussi mis en lumière la répartition du pouvoir ainsi que la situation d'exclusion où vivaient les juifs de l'époque coloniale. L'espoir du départ est donc un thème autour duquel se construit le roman de Sibony. Dans le but de mettre en lumière l'exil chez soi dont parle Sibony, un survol théorique des approches d'analyse de l'espace dans la littérature nous est indispensable. En cela que nous allons recourir aux études philosophiques axées sur l'espace en l'occurrence ceux de Bachelard et Heidegger. Il s'agira ensuite de présenter l'apport d'Henri Lefebvre sur la production de l'espace. Une précision théorique du concept de diaspora tel que pensé par Avtar Brah et William Safran. D'autres réflexions sur l'exil notamment celles d'Edouard Said et de Radhakrishnan serait d'intérêt profond dans notre analyse. Il est donc de circonstance de rendre explicite la situation d'exil chez soi que le narrateur a vécu dans le Mellah de Marrakech. Ainsi, nous allons mettre en lumière l'incapacité d'enracinement dans l'espace et la nécessité du départ ailleurs amplement manifestes chez les juifs du Mellah. Ensuite, nous mettrons en évidence les mécanismes spatiaux et sociaux qui ont donné naissance à ces situations problématiques. Il serait aussi indispensable de montrer

comment le récit de Sibony a donné naissance à une véritable géographie d'exclusion.

Considérations théoriques

Notre approche s'inscrit dans un nouveau paradigme analytique théorisé par Antje Ziethen à savoir l'approche « géocentrée » (Ziethen : 2013). Cette approche est interdisciplinaire en ce qu'elle convoque à la fois la géopoétique de Kenneth White (White : 1994), l'approche géocritique de Bertrand Westphal (Westphal : 2011) ainsi que la géographie de Michel Collot (Collot : 2014). C'est dans l'esprit de ces recherches qu'inscrit Antje Ziethen son approche théorique soulignant le rôle centrale de l'espace dans la construction de la connaissance. Et la critique littéraire de préciser que l'espace « ne se résume [plus] à une fonction de scène anodine sur laquelle se déploie le destin des personnages mais s'impose comme enjeu diégétique, substance génératrice, agent structurant et vecteur signifiant » (Ziethen : 2013, p.3-4). Sa théorie s'inspire en grande partie des travaux de Bachelard et d'Heidegger sur la question du chez soi et de l'habiter. Le chez soi, ce gîte est saisi dans la conception bachelardienne comme principe essentiel de l'acte d'habiter. Sans chez soi, stipule Bachelard, l'homme serait « *un être dispersé* » (Bachelard : 1957.p.26) ; la maison est son berceau, elle le fixe, le rattache, elle lui est protectrice. Cette image s'enracine dans la mémoire des êtres. Pour ce qui est de la théorie de l'habiter Heideggérienne, il se voit clair qu'il y a une relation entre habitation, sécurité et liberté. Ainsi, l'acte d'habiter trouve sa signification dans le fait d' « *être mis en sûreté* » en d'autres termes, « rester enclos (...) dans ce qui nous est parent » au sens de rester « *dans ce qui est libre* » (Heidegger 1958: 176).

L'influence de la théorie de Lefebvre sur l'approche critique d'Antje Ziethen est aussi manifeste. Pour ces théoriciens, l'espace physique résulte des pratiques sociales et spatiales de ses habitants. Dans la production de l'espace, Lefebvre avance l'idée que chaque société organise et produit son espace (Lefebvre : 2000). Le philosophe stipule que l'espace s'érige en produit et producteur de relations sociales. Ainsi, l'on constate qu'il pense l'espace en rapport avec la question de la lutte des classes. Il avance l'idée que l'organisation de l'espace sert la classe dominante afin d'asseoir son contrôle sur la société entière. Dans cette optique, l'espace selon Lefebvre « *devient l'enjeu principal des luttes et des actions visant un objectif* » (Lefebvre : 2000) en cela que la lutte de classes peut être saisie comme une lutte pour l'espace. Et le philosophe de poursuivre qu'« un groupe, une classe ou fraction de classe, ne se constituent et ne se reconnaissent comme 'sujets' qu'en engendrant (produisant) un espace » (Lefebvre : 2000). Cela signifie

que la lutte des classes mène à une production de l'espace. En cela que l'espace est produit de ces relations sociales. En d'autres termes, cette lutte des classes engendre l'espace social.

Marrakech le départ est un roman de l'exil chez soi et de la diaspora. Ce qui signifie que l'on se doit d'intégrer les théories sur l'exil et la diaspora dans l'analyse de l'espace. Le concept de diaspora a eu au fil du temps une signification très spécifique : on peut parler à l'instar de William Safran de l'exil des juifs de leur patrie historique et leur dispersion dans de nombreux pays, signifiant également l'oppression et la dégradation morale impliquée par cette dispersion. C'est bien ce sujet que notre travail vise et tend à décorifier en ce que le roman de Sibony aborde manifestement la situation anthropologique juive dans *Marrakech le départ*. Les juifs du Mellah ne cessent d'évoquer Jérusalem dans leur vie quotidienne. A présent, la diaspora, et de manière précise, la « communauté juive » semble de plus en plus utilisée comme désignations métaphoriques de plusieurs catégories de personnes – expatriés, expulsés, réfugiés politiques, immigrants et minorités ethniques et raciales. De surcroît, l'on commence à parler du terme de « ghetto » pour désigner toutes sortes d'environnements urbains surpeuplés, restreints et défavorisés. C'est donc dans l'esprit des travaux de Walker Connor que l'on inscrit notre travail sur l'œuvre de Sibony. Il avance l'idée que le concept de Diaspora peut être saisi comme « *le segment d'un peuple vivant en dehors de la patrie* » (Connor : 1986. p. 16). C'est une définition élargie par William Safran en appliquant le concept aux communautés minoritaires expatriées. Ainsi, il réalise que les membres de ces communautés partagent les caractéristiques suivantes : primo, eux-mêmes, ou leurs ancêtres, ont été dispersés d'un "centre" d'origine spécifique vers deux ou plusieurs régions "périphériques" ou étrangères ; secundo, ils conservent une mémoire collective, une vision ou un mythe sur leur patrie d'origine - son emplacement physique, son histoire et ses réalisations ; tertio, ils croient qu'ils ne sont pas - et peut-être ne peuvent pas être - pleinement acceptés par leur société d'accueil et se sentent donc en partie aliénés et isolés de celle-ci ; quarto, ils considèrent leur patrie ancestrale comme leur véritable foyer idéal et comme l'endroit où eux-mêmes ou leurs descendants retourneraient (ou devraient retourner) lorsque les conditions seront appropriées ; quinto, ils croient qu'ils devraient, collectivement, s'engager à maintenir ou à restaurer leur patrie d'origine ainsi qu'à assurer sa sécurité et sa prospérité ; et sexto, ils continuent d'entretenir un lien, personnel ou indirect, avec cette patrie d'une manière ou d'une autre, et leur conscience et leur solidarité ethno-communautaires sont définies de manière importante par l'existence d'un tel lien (Safran: 1997). Selon William

Saffran, la diaspora juive se présente comme un « *type idéal* » (Safran: 1997. P. 26).

L'espace urbain, diaspora et exil chez soi

Bien que la présence juive dans le Mellah de Marrakech remonte jusqu'aux 16 siècles, leur histoire a toujours connu des hauts et des bas. Ils ont toujours été relégués au statut de Dhimmis. On apprend que ce statut est destiné pour exclure la communauté. Ainsi, commente Sibony la situation des juifs après le départ des Français : « *ce sont des dhimmis, alors on les écarte (...) Donc ils doivent partir.* » (Sibony: 2009.p.123). Ils sont ainsi écartés, on leur impose de choisir le départ vers l'ailleurs. Ils sont ainsi étrangers dans leur « *chez soi incertains* » (Sibony : 2009.p.18). Sibony avance également le fait que les juifs étaient des sujets du roi, des sujets dont il assure la protection. On peut citer dans ce sens que : « *En fait, nous étions des dhimmis ; des sujets du roi ; il nous a bien protégés, il a refusé de signer le décret qui nous déportait.* » (Sibony: 2009.p. 198).

Ghettoïser les juifs de la ville rouge donne à penser qu'ils sont amplement stigmatisés et ce, depuis bien longtemps. Cela étant décrit par Sibony comme situation d'exil chez soi : Une situation misérable et en marge de la société de l'époque. On peut donc parler d'une ségrégation spatiale qui consiste en la mise en ghetto des juifs dans le Mellah, ce lieu entouré de remparts avec des portes. Selon le psychologue John Berry, la ségrégation consiste en une séparation imposée. On voit qu'elle traduit à bien des égards les juifs du Mellah telle que Sibony la pense. Il résulte de cette ségrégation que la séparation d'un groupe donne naissance au fait que celui-ci conserve son identité et n'établit pas de relation avec le reste de la société (Berry : 1989. P. 138-139). D'autres sociologues à l'instar de Daphne Spain considèrent que: « *La ségrégation spatiale est l'un des mécanismes par lesquels un groupe avec plus de pouvoir peut maintenir son avantage sur un groupe avec moins de pouvoir.* » (Daphne: 1992 .p.15). C'est ainsi que se crée un déséquilibre entre ceux qui se trouvent à l'intérieur et à l'extérieur. Ce déséquilibre résulte de ces frontières spatiales. C'est ainsi que l'on peut dire que la société se protège de la contamination de l'Autre et par la même évite que les catégories « *coulent* ». Dans le même ordre d'idée, on peut dire que le pouvoir et le contrôle sont des fins expliquant la ghettoïisation des juifs du Mellah. Le narrateur met en lumière le portrait du Mellah, ce lieu où les gens vivent en dénuement. Ainsi, dans cet espace, on apprend que les gens vivent dans l'indigence et la pauvreté.

Il y a donc dans le Mellah des êtres ayant une position subalterne qui réside dans le fait qu'ils sont bien condamnés à l'enfermement, à l'immobilité

ainsi qu'à l'exclusion physique et sociale. On peut parler d'une « *géographie d'exclusion* » (Sibley: 1995) qui est produit d'une architecture, d'une répartition du pouvoir. De cela, il est aisé de déduire que dans la lecture de cette répartition ou encore de cette géographie d'exclusion se dévoile une frontière entre le pouvoir et le non-pouvoir, la norme et sa déviance. De cela, on peut faire écho à la théorie de Lefebvre selon laquelle l'espace est produit et producteur des relations sociales (Lefebvre : 2000). Ce qui signifie que la lecture de la répartition du pouvoir dans un espace donné est bien susceptible de mettre en lumière l'espace lui-même.

Il y aura donc à penser que la ville est constituée de frontière entre des communautés diverses. Ces frontières sont non seulement ancrées spatialement mais aussi-elles peuvent être saisies comme des constructions discursives. Ce qui signifie que les stéréotypes et les préjugés y jouent un rôle important en ce qu'ils permettent aussi de tracer ses frontières. Dans *Marrakech le départ*, Sibony évoque ce fait là à savoir que les stéréotypes sont manifestement présent chez les deux communautés. On peut dire que ces stéréotypes empêchent non seulement la solidarité mais également l'échange mutuel entre les la communauté juives et musulmanes.

De cela, on peut déduire que la diaspora s'applique très manifestement à la situation des juifs du Mellah telle que décrite par Sibony dans *Marrakech le départ*. En effet, leur situation est bien celle d'être éparpillés dans le monde au moment où Sibony vivait dans le Mellah. Le narrateur décrit la présence des juifs dans le Mellah de Marrakech et leur situation d'« *exil chez soi* » et la nécessité de partir ailleurs. On peut dire qu'ils sont toujours en situation d'attente de « *la joie du départ* » (Sibony : 2009.p.16) vers ailleurs. Ils ne se sentent pas en «chez soi ». La présence de la ville sainte dans leur esprit y est bien manifeste.

De cela, on peut dire que l'analyse de *Marrakech le départ* serait celle d'explicitier la situation d'exil chez soi et la nécessité du départ ou l'incapacité d'enracinement dans la société de Marrakech. En cela qu'il nous est indispensable de clarifier les mécanismes spatiaux et sociaux qui ont donné naissance à ces situations problématiques. Cela étant susceptible de rendre explicite le dynamisme qui régit la relation entre les deux communautés « juives et musulmanes » quasi-hermétiques. Dynamisme résultant de plusieurs « actions et réactions » successives dévoilant l'instabilité qui caractérise la coexistence des deux communautés.

De multiples sociologues à l'instar d'Avtar Brah considèrent que le concept de diaspora est manifestement lié à celui de l'espace. Ceci fait qu'ils deviennent explicitement liés au concept de pouvoir (Brah : 1996. p. 180). Dans l'univers narré par Sibony, on remarque que ce constat est fortement

représenté en ce que la ville de Marrakech se voit le terrain de relations sociales où la question du pouvoir est très problématique. Pouvoir qui ne circule que difficilement. Il importe de souligner que le récit de Sibony nous fait remonter à l'époque des années 50 où le Maroc est sous le protectorat français. Sibony met en lumière le fait que Marrakech à l'époque est divisé en trois parties. C'est ce que le narrateur explicite ainsi : « *J'ai vécu ici jusqu'à l'âge de 13 ans, jusqu'à mon départ en France, en 1955. Dans la ville, il y avait eux, nous et les chrétiens (nsara) – qu'on voyait rarement : ils habitaient le quartier moderne, le Guéliz ; ça vient d'« église »* » (Sibony : 2009.p. 14). Le Mellah, quartier juif, est entouré de murailles ce qui montre que la communauté est bien en plein ghetto. Cela signifie qu'elle est enfermée. De là, à dire qu'un pouvoir assujettit la communauté au statut du Dhimmis. Il s'agit d'un statut qui s'appliquait aux gens du Livre en terre d'Islam. Régime que l'on peut qualifier de discriminatoire et trouvant son fondement dans la Charia. En cela que pour bénéficier d'une certaine tolérance limitée, les gens du Livre doivent payer certains impôts « *la jizya et le kharaj* ».

On parle donc d'un pouvoir exercé par l'autre dominant à savoir la communauté musulmane de la ville rouge et le colonisateur français. Le narrateur met l'accent sur la misère des juifs au Mellah ainsi que sur la haine qu'ils subissent de la part des autres. A cela s'ajoute l'exclusion dont ils sont victimes, le fait d'être à l'écart de la société comme l'exprime le narrateur en ces mots « *On est si bien finalement, à l'écart* » (Sibony : 2009. p.90). Il y aura donc à tirer de cela que l'espace devient pour la communauté juive, un espace qu'on ne possède pas. Ce qui signifie qu'il leur est un espace insignifiant, éphémère et transitoire, une ville où ils ne manifestent que la « *joie du départ* ». Il est à noter également que les gens du Mellah ne se déplacent que difficilement dans la ville entière. L'hostilité des autres est à l'origine de ce fait. On peut dire que les juifs de la ville à l'époque ne sont pas mobiles du fait qu'étant en plein ghetto. Cela donne à penser que la communauté juive de l'époque est bien privée de territoire ainsi que de la parole.

Le mellah, perçu comme ghetto se constitue en preuve concrète de la relation entre le paysage et le pouvoir. C'est ce que décrit Sibony ainsi « *Un ghetto bien sûr, un symbole d'enfermement, de condition inférieure, c'est admis et on l'oublie* » (Sibony : 2009.p.50). En effet, le pouvoir qu'abusent les autres, fait qu'ils vivent en pleine exclusion.

Dans le cas des gens du Mellah, on peut parler d'une situation pleine d'ambiguïté à savoir celle d'un exil chez soi. La mise en ghetto des juifs montre qu'ils sont privés de liberté dans la société de la ville. On constate que leur « *chez soi* » est présent réellement, mais pas investi de telle sorte qu'il soit perçu comme un chez soi authentique (Radhakrishnan: 2003.

p.123). Il y a donc évidence de dire que la situation d'exil chez soi donne à penser que les gens du Mellah sont tiraillés entre de multiples réalités, celle à la fois d'être chez soi et d'avoir une sensation d'exil chez soi. Un exil qui devient même identitaire du fait qu'ils ne pensent qu'au départ. En ce sens, l'ambiguïté de cette situation influence la façon de voir le monde et le rapport avec autrui.

Dans le même ordre d'idée, il est clair que l'ambiguïté excite chez ceux qui sont en situation d' « exil chez soi », l'incapacité « *de se sentir à leur place* » (E. Said : 2008. P.251). C'est cela que décrit Sibony dans *Marrakech le départ*, une situation pleine d'ambiguïté et d'incertitude faisant par-là même qu'au lieu d'investir le lieu, de créer une existence malgré l'enfermement et l'exclusion qu'ils subissent, ils mènent une vie pleine de vide comme le fait remarquer Sibony lui-même. En fait, ils vivent toujours dans l'espoir de partir ailleurs, le départ est toujours présent chez eux. C'est comme « *si tout autour n'était que provisoire, et peut être trivial* » (E. Said : 2008. P. 253). La difficulté d'investir le lieu afin d'en faire un chez soi tel que pensée par Bachelard influence l'interaction avec le reste de la société de Marrakech. Dès le début, le récit nous confronte aux relations qui s'avèrent faite d'hostilité entre les juifs du Mellah et les sunnites du dehors. Le narrateur, un juif du Mellah, juge ainsi l'attitude des sunnites : « *il nous jette des regards noirs quand il passe ; parfois il crache ; c'est un seuné.* » (Sibony : 2009.p.124). Il les qualifie de « *gens hostiles* » qui rôdent autour de lui. « *Mais je n'ai jamais pensé que ces gens hostiles autour de nous avaient un problème. Ils sont chez eux, et leur droit de nous « protéger » est évident. Je n'ai pas cherché à scruter le problème puisque j'avais la solution : partir.* » (Sibony : 2009.p.124). Il ajoute que certains sunnites les harcèlent : « *l'attitude de certains haineux (sseuniyènes) qui nous harcèlent* ». Pour le narrateur, les juifs du Mellah se confrontent souvent à des êtres haineux « *on tombe sur un borné qui a du fiel à déverser (fih smm), alors on dit : c'est un haineux (seuné).* » (Sibony : 2009.p.86). Les scènes décrites laissent à penser que les juifs sont dans un chez soi qui leur est incertain du fait de la présence de quelques intégristes dans leur entourage. En effet, s'il y a un risque que le narrateur craint, c'est bien que « *Le vrai danger, au retour de l'école comme à l'aller, c'est de recevoir des pierres, jetées par un jeune musulman ou par plusieurs* » (Sibony : 2009.p. 142). Le Mellah n'est donc pas un lieu où l'on demeure en « paix » et sécurité. C'est plutôt un lieu d'exclusion où les juifs vivent dans « *une condition inférieure* » amplifiée par la misère, une « *misère autre que matérielle* » (Sibony : 2009.p. 125). Le narrateur montre également qu'il se voit « *révulsé par cette misère* » (Sibony : 2009.p.92). C'est cela donc qui a fait que les habitants du Mellah sont

devenus animés par un désir de départ : Le désir d'aller voir ailleurs parce qu'ils sont exclus et enfermés dans ce lieu. Cela signifie que tous les êtres qui abritent le Mellah ont une « *joie du départ* », partir là où il pourrait atteindre une certaine liberté.

De ce fait, on pourrait dire que l'attente du départ ou l'aspiration au départ empêche les juifs du Mellah d'investir le lieu et de prendre racines. En effet, l'exclusion et l'enfermement dans lesquelles ils vivent font qu'il n'y a pas de sensation de chez soi, ce qui signifie qu'il n'aurait pas d'enracinement. Il s'agit là d'une situation que décrit Sibony comme des racines faite d'exil « *À Marrakech, nous étions très « enracinés », et nos racines étaient faites d'exil.* » (Sibony: 2009.p. 20). Cela signifie que le chez soi représenté par Sibony s'inscrit aux antipodes de celui théorisé par Bachelard. Ainsi, l'on constate que les gens du Mellah ne font que se loger et n'ont pas envie d'investir le lieu ou encore de l'« *habiter* ». A titre de résultat, on peut dire que les deux verbes « *se loger* et *habiter* » sont bien différents. L'acte de se loger fait que l'homme se contente d'occuper un espace sans s'inscrire davantage dans l'espace. À l'encontre de l'acte d'habiter où l'être s'enracine et investit le lieu jusqu'à ce qu'il devient chez soi authentique (Radhakrishnan: 2003. p.123). Qui plus est, l'humain qui se contente de « *loger* » est intrus, étranger, il occupe discrètement l'espace sans laisser de traces pouvant informer sur son passage dans ce lieu.

Il est aussi important selon Lefebvre de générer « *une morphologie* » pour que l'humain puisse se constituer en sujets actants, entrer en interaction avec le monde, et par conséquent, devenir conscient de sa propre existence. (Lefebvre : 2000. p. 478) Ainsi, l'on remarque dans l'exemple des juifs du Mellah qu'il y a refus de produire l'espace et l'histoire de telle sorte qu'ils puissent connaître l'enracinement. Leur situation est bien celle d'une attente du départ, ils éprouvent la joie de partir. C'est cela qui conforte l'idée que s'enraciner leur est difficilement concevable. Le narrateur se dit être chez soi, mais dans un chez soi incertain, un chez soi fait d'exil. Ghettoïsés, ils restent à l'écart, exclus et n'aspirent qu'au départ. Dans le discours du narrateur, il y a omniprésence de l'idée du départ, de la situation d'exil et de l'incapacité d'investir le présent. On ne peut donc parler d'inscription spatiale dans le cas des gens du Mellah.

D'autres passages dans le récit de Sibony évoquent la présence du passé, de l'histoire dans la vie de tous les jours des juifs du Mellah. Ils dévoilent également le manque profond qui caractérise la vie des gens du Mellah, le manque d'un chez soi où ils pourraient mener une vie digne loin de la haine, de l'exclusion et de l'enfermement. Tant il est vrai que le récit est centré sur l'espoir de quitter le Mellah, de partir ailleurs. Le récit montre à bien des

égards l'incapacité d'investir le présent. On peut citer dans ce sens le refus de se confronter à leur situation : « *L'attente du départ. Je n'avais pas d'autre espoir.* » (Sibony : 2009.p. 18) « *Faire de l'exil un bon "chez-soi" en attendant le départ.* » (Sibony : 2009.p.200). Ces mots du narrateur montrent que Bouzaglou n'attend que le départ dans cet exil chez soi. Ainsi, l'on peut dire qu'il n'y a pas de volonté de se confronter à sa situation de condition inférieure.

Force est donc de constater qu'il est difficile de s'investir dans un lieu qui n'est pas un vrai « *chez soi* ». Il se voit clair que le vrai chez soi des juifs du Mellah est bien ailleurs. De là à dire que le chez soi tel que pensé par Sibony est bien complexe en ce qu'il est fortement lié au concept d'exil. En effet, le cas des habitants du Mellah est significatif et complexe en ce qu'ils fabriquent selon les mots du narrateur « *des petits chez soi incertains* » (Sibony : 2009.p.20). Cela se trouve décrit explicitement dans ce passage : « *En attendant, un goût de bien-être émane de nos maisons, serrées les unes contre les autres. Notre exil était de ceux où l'on se fabrique des petits chez soi incertains qui sont des havres délicieux, festifs, lumineux.* » (Sibony : 2009.p. 20). Ainsi, l'on constate qu'en attendant le départ auquel ils manifestent un amour inconditionnel, ils se permettent de se créer malgré les problèmes, des « *petits havres délicieux* » (Sibony : 2009.p.20) où le bien-être, précise le narrateur, tient à la saveur des repas. L'impossible enracinement dans une terre fait que « *le départ est sans retour. C'est un exil qui prend la suite d'un autre exil où nous étions chez nous* » (Sibony : 2009.p. 20). De ce fait, on pourrait dire que pour le narrateur les juifs sont constamment en situation d'exil, cela explique pourquoi ils se contentent de loger, de se faire des petits chez soi incertains. Il est donc évident que l'exil et la diaspora fondent la condition anthropologique juive.

Ainsi, dans *Marrakech le départ*, il devient évident que si les juifs du Mellah ont choisi le départ, c'est bien du fait qu'ils sont exclus, enfermés. De là, à dire que le reste de la société leur tourne le dos et les traite d'invisible, d'absents ou encore de Dhimmis. C'est de cela que découlent l'immobilité et la passivité des juifs du Mellah. On peut ajouter que le reste de la société ne leur accorde aucun rôle actif, ils n'ont également aucune place adéquate.

Il est donc clair que pour penser l'espace, il y a bien nécessité de le faire en prenant en compte la question du pouvoir. C'est un pouvoir qu'on abuse, comme le stipule Sibony lui-même dans le récit, qui a fait que les juifs de la ville rouge sont ghettoïsés. On peut dire que la question du pouvoir est amplement liée à l'émergence de la diaspora.

L'on se rend compte et réalise que dans le Mellah, ce quartier situé à la médina, partie historique de la ville rouge, la situation des juifs ne diffère pas

complètement de celle de la communauté musulmane en ce qu'il constitue également un quartier où la misère fait fureur. A l'encontre des chrétiens qui vivent dans le quartier moderne nommé Gueliz. Ainsi, c'est dans les quartiers pauvres de la ville que logent à l'époque, les juifs ainsi que les musulmans. Le cas des juifs du Mellah est bien spécifique. Dans l'espace urbain de Marrakech, il y a une répartition du pouvoir lisible dans l'architecture dévoilant explicitement le fait que l'autoritarisme est bien « *immanent à l'espace répressif* » (Lefebvre : 2000.p.61).

Conclusion

De cette analyse résulte un certain nombre d'idées significatives, les images de la ville qui affluent sur la mémoire de Bouzaglou permettent de mettre en lumière le Mellah, le quartier juif où il avait vécu, un chez soi entouré de murailles, un ghetto, une ségrégation ethno-religieuse. Ce roman montre que les juifs y étaient relégués au statut de Dhimmis. Le narrateur montre qu'après le départ des français, les juifs ont été écartés, on leur impose de choisir le départ vers l'ailleurs. Ghettoïsés et stigmatisés dans la ville rouge, Sibony décrit une situation d'exil chez soi. Une situation miséreuse et en marge de la société de l'époque. On peut parler d'une situation d'exclusion, de mise à l'écart. De notre analyse découle aussi l'idée d'une ségrégation spatiale qui consiste en la mise en ghetto des juifs dans le Mellah. C'est le pouvoir et le contrôle qui expliquent la ghettoïsation des juifs du Mellah. On parle d'une position subalterne parce que condamnés à l'enfermement, à l'immobilité ainsi qu'à l'exclusion physique et sociale. Pour les juifs, la ville est devenue un espace qu'on ne possède pas. Il en résulte que l'espace leur est insignifiant, éphémère et transitoire, un lieu où ils ne manifestent que la joie du départ. Le Mellah s'érige par là même en preuve concrète des relations entre paysage urbain et la question du pouvoir. La situation d'exil chez soi donne à penser que les juifs du Mellah étaient tiraillés entre de multiples réalités. Une situation d'ambiguïté et d'incertitude qui empêche d'investir le lieu et donc poussant les gens du Mellah à mener une vie pleine de vide. Le récit nous confronte également aux relations qui s'avèrent faite d'hostilité entre les juifs du Mellah et quelques sunnites du dehors. La ville n'est donc pas un lieu où le narrateur demeure en paix et sécurité. C'est plutôt un lieu où les juifs vivent une « condition inférieure » amplifiée par la misère. Ainsi, l'on déduit qu'il n'y a pas de sensation de chez soi chez les juifs de Mellah, ce qui explique pourquoi ils choisissent le départ au lieu de produire l'espace et l'histoire. Il est donc difficile de parler d'inscription spatiale dans leur cas. Le récit est bien centré sur l'espoir de quitter le Mellah, de partir ailleurs, de se lancer dans un exil qui prend la

suite d'un autres exil selon les mots de Sibony. Cela a donc comme corolaire le fait que les juifs du Mellah, en attendant le départ, ils se contentent de fabriquer de « petits chez soi incertains » malgré le fait qu'ils sont chez eux. On peut donc parler d'une « géographie d'exclusion » résultant d'une répartition de pouvoir. C'est cela qui a fait que les habitants du Mellah sont devenus animés par un désir de départ. Le désir d'aller voir ailleurs parce qu'exclus et enfermés dans ce lieu.

RÉFÉRENCES

- Bachelard, G. 1957 : *La Poétique de l'espace*. Paris : Presses universitaires de France,.
- Berry, J. W. (1989). Acculturation et adaptation psychologique. *La recherche interculturelle*, 1, 135-145.
- Brah, A. (1996) *Cartographies of Diaspora: Contesting Identities*. Londres, New York: Routledge
- Collot, M. (2014). *Pour une géographie littéraire*. José Corti.
- Connor, W. (1986). The impact of homelands upon diasporas. *Modern diasporas in international politics*, 16-46.
- Lefebvre, H. (2000) *La Production de l'espace*. Paris : Anthropos,.
- Heidegger, M (1988). « Bâtir, habiter, penser. » *Essais et conférences*. Paris : Gallimard, 170-193.
- Said, E. W. (2008). *Réflexions sur l'exil et autres essais*. Actes Sud.
- Safran, W. (1997) « Diasporas in Modern Societies: Myths of Homeland and Return. » *Diaspora* 1.1 (printemps 1991) : 83; Robin Cohen. *Global Diasporas*. Seattle : University of Washington Press,
- Sibony, D. (2009). Marrakech, le départ. Odile Jacob.
- Sibley, D. (1995). *Geographies of exclusion: Society and difference in the West*. Routledge.
- Spain, D. (1992). *Gendered spaces*. Univ of North Carolina Press.
- Radhakrishnan, R. (2003). *Ethnicity in an Age of Diaspora* (pp. 119-131). na.
- Westphal, B. (2011). *La géocritique: réel, fiction, espace*. Minuit.
- White, K. (1994) *Le Plateau de l'Albatros. Introduction à la géopoétique*. Paris : Grasset,.
- Ziethen, A. (2013). Géographie postcoloniales. *La poétique de l'espace dans le roman mauricien et sénégalais*. Trier: WVT Wissenschaftlicher Verlag Trier.